

# Au Pérou, les Pararani face à un géant minier

Texte Jordan Pouille / Photos Catalina Martin-Chico pour La Vie publié le 01/03/2017

Au sommet des Andes, dans la province de Cotabambas, l'État chinois exploite la plus grosse mine du pays depuis quelques mois. Avec l'aide d'associations soutenues par le CCFD-Terre solidaire, les communautés affectées bataillent pour reprendre leur destin en main.



*Joachin a quitté ses terres pour rejoindre Nueva Fuerabamba, la ville nouvelle érigée par la compagnie minière chinoise (à droite). Il nous montre sur son téléphone comment cette dernière dévore sa montagne, désormais interdite d'accès.*

La compagnie minière leur a d'abord confié les clés d'un village neuf, Nueva Fuerabamba, une cité radieuse de 524 maisons jaunes alignées le long d'avenues parallèles, bitumées et numérotées de 1 à 10. Avec deux églises de béton, une école, une clinique et son hélicoptère, le tout posé sur le flanc d'une montagne pelée. Nueva Fuerabamba est à une demi-heure de route de Las Bambas, leur ancien village qui abrite désormais la plus grosse mine du Pérou, en exploitation depuis le 1er juillet 2016. C'est pour elle que les Pararani, un peuple de bergers et d'agriculteurs, ont accepté de déménager. Ils ont laissé derrière eux leur village entouré de pâtures, 9 700 hectares de verdure camouflant un sous-sol gorgé de métal rouge.



### **Amers constats**

À 4600 m d'altitude, perchée sur la cordillère des Andes, cette mine de cuivre à ciel ouvert fait les beaux jours de Guoxin International Investment et Citic, deux entreprises publiques chinoises, ici associées. Leur firme commune, MMG, opère aussi en République démocratique du Congo, au Laos et sur l'île de Tasmanie, en Australie. « *Nous forons pour que l'humanité progresse, nous explorons courageusement là où d'autres ne s'aventureraient pas* », claironne le site de l'entreprise. L'an dernier, en seulement six mois d'activité, Las Bambas accouchait de 330.000 tonnes de cuivre. « *Bien que le transport du minerai à travers les villages constitue un défi, nous poursuivons notre travail avec le gouvernement et les habitants pour favoriser le développement et le dialogue* », déclarait son président dans un communiqué en décembre dernier. Et il concluait : « *Pour 2017, nous allons optimiser la production et réduire les coûts.* » La tonne s'échange actuellement à 6000 dollars, contre 8500 cinq ans plus tôt. La stratégie actuelle de MMG consiste à stocker le minerai en Chine, pour faire remonter les cours.



*Le mois dernier, des centaines de paysans ont manifesté pacifiquement devant la mine. Ils réclamaient une meilleure distribution des richesses et un véritable dialogue. L'état d'urgence a, depuis, été déclaré.*

**La réduction des coûts invoquée par la compagnie** a eu un impact brutal et direct sur la population andine. Un « minéroduct » fut d'abord annoncé pour transporter le cuivre jusqu'au port marchand de Matarani. Sans concertation, la compagnie minière y renonça pour un transport par camion, à travers les villages, sur des pistes élargies mais rarement bitumées. Le spectacle quotidien offert aux paysans est déroutant : près de 800 *trucks*, tirant chacun deux conteneurs, serpentent et se croisent dans la montagne, à toute heure. Des convois bruyants de 5 à 35 camions, précédés de pick-up tout gyrophare dehors. De temps en temps, une voiture-balai douche la piste pour limiter les nuages de poussière provoqués par cet intense trafic. En bord de route, des enfants sales proposent des figues de barbarie à 1 sol le sachet (environ 30 centimes d'euro).

**La majorité des familles déplacées ont vite englouti leurs indemnités** - officiellement 56 000 EUR par foyer - dans la mine. Sensibles aux promesses de développement économique de l'entreprise, elles ont ouvert de petits hôtels à Challhuahuacho, la commune jouxtant l'entrée du site, ou ont acheté des minibus dans l'espoir de transporter les mineurs, des techniciens qualifiés venus d'ailleurs. « *Plutôt que de s'en affranchir, les Pararani sont devenus hyperdépendants de Las Bambas* », se désole Ana Leyva, avocate chez Cooper Acción, association de défense des droits des communautés en zones minières, basée à Lima. « *Puis la mine a fait volte-face et a choisi d'héberger elle-même ses ouvriers à l'intérieur du site. Cela a créé un fort climat de défiance et abîmé le tissu social, les solidarités.* »

### **Ambiance pesante**

C'est le même constat amer que dresse Timotéo Andrade Huillta, un membre respecté des Pararani. Timotéo a été le président des communautés paysannes du district entre 2011 et 2013, à l'époque de la construction de la mine et des premières négociations avec les futurs

déplacés. « *L'entreprise avait divisé le territoire en plusieurs zones d'influences : celles où l'on pouvait discuter et celles où il fallait jouer la montre. Et distribuait les emplois au compte-gouttes. Certains décrochaient des contrats de trois mois, d'autres des emplois permanents. C'est à ce moment que les blocages ont démarré. Les paysans paralysaient les travaux. La police intervenait, tirant souvent à balles réelles. Il y a eu des morts.* » Aujourd'hui, Timotéo ne milite plus contre les fourberies de la mine : ses trois enfants ont terminé leurs études et l'un d'eux cachetonne à Las Bambas.



*Devant Las Bambas, le village de Challhuahuacho attire les déplacés et les entreprises sous-traitantes. Plus loin, à Huaruma, les paysans résistent aux sirènes de la mine et se lancent dans la culture sous serre.*

**L'homme nous promène en ville**, un bordel sans nom, sans route d'ailleurs, où les maisons poussent tous azimuts, où les chiens errants prolifèrent, où les paysans venus vendre leurs produits se font solliciter au mégaphone tantôt par des évangéliques en cravate, tantôt par des conseillers financiers douteux, promettant une rentabilité stratosphérique et des cadeaux à foison. Lors de notre reportage, 800 personnes manifestaient pacifiquement pour obtenir un système d'assainissement, sous le regard des forces spéciales, en tenue de camouflage. « *Méfiez-vous d'eux, ils ne sont pas comme à Lima ou Cuzco, ici les hommes ont des frondes* », prévenait un policier, le doigt sur la gâchette de son lance-grenade lacrymogène. « *On attend le président ou rien ! Le peuple uni ne sera jamais vaincu !* », scandait la foule. Le 29 septembre 2015, des milliers de paysans s'étaient déjà rassemblés. La police avait tiré, faisant 4 morts et 15 blessés graves. En octobre 2016, un paysan est mort après avoir tenté de retenir des camions. « *Notre message prioritaire pour votre magazine, celui que les médias nationaux ne veulent pas entendre, est que nous voulons vivre chez nous dignement* », insistait Nancy Enriquez Mercado, femme menue au timbre puissant, présidente de la section féminine de la Fédération paysanne de Challhuahuacho.



**En remontant la rivière**, à la sortie de la ville, Felipe Chumbes, 44 ans, nous a montré sa maison de terre, à côté d'une tractopelle. *« Ici, 100 % du village va disparaître un jour, car il y a du minerai dans le sous-sol. Une entreprise est déjà venue faire des relevés. On nous fait les yeux doux, mais pas question de vendre nos terres à bas prix. Pour l'instant, on agrandit les maisons pour augmenter l'indemnisation future... et nous exploitons la rivière. Son sable permet de fabriquer du béton. »* De quoi contenter les bâtisseurs zélés de Challhuahuacho.



**N'en déplaise à la compagnie minière**, Nueva Fuerabamba, la cité modèle des déplacés, est vide à 70%. Quelques vieilles dames solitaires errent sans but. Les irréductibles semblent s'être barricadés derrière des murets, souvent rehaussés de câbles électrifiés ou de tessons de bouteille. Les 16 familles Taquiruta, dernière communauté à avoir signé avec la mine, ont donc emménagé dans une ville fantôme, voire hostile. « *J'ai l'impression d'habiter sous terre, ici tu ne vois plus rien, tout est fermé* », dit Luz Marina Escudero en cherchant l'horizon à travers la fenêtre de sa chambre. Son frère Joachin, 37 ans, père de deux enfants, limite ses déplacements. « *Depuis notre arrivée ici, en janvier, il ne se passe pas une journée sans qu'on me demande combien nous avons touché. L'ambiance est vraiment pesante. À croire qu'on pourrait se faire kidnapper. Vous comprenez docteur, n'est-ce pas ?* » Docteur est un terme d'affection, une manière de montrer de l'estime à Adrian Alvarez, juriste au Centre Bartolomé de Las Casas (CBC), une association de formation des paysans basée à Cuzco. Le CBC a accompagné les Taquiruta lors de leurs négociations, en leur proposant des experts fiables pour mesurer leurs terres ou même en travaillant sur l'éloquence et le leadership de leur porte-parole, Porfirio Paniura, un cousin de Joachin. Au terme d'une longue bataille judiciaire, les Taquiruta ont reçu beaucoup d'argent. « *C'est parce qu'ils ont tenu à négocier collectivement et non famille par famille. Ils ne se sont jamais laissé intimider* », analyse Adrian. Sur son portable, Joachin nous montre des photos de tombereaux miniers colossaux, des engins de 7 m de haut, plus grands que leurs maisons, qu'ils frôlaient nonchalamment.



## L'espoir des paysans

À 15 km de là, à Huaruma, un hameau du district de Mara, les paysans se lèvent aux aurores pour s'éloigner de la route et rejoindre à pied des parcelles non souillées par la poussière des camions. Ils binent en V pour faire pousser la pomme de terre. Nous voici chez Edmundo Cordova Aquilar, 27 ans et chef de sa communauté. Le jeune homme tient une petite boutique de recharge de crédit téléphonique. Il vient de refuser l'emploi de gardien que la mine lui a proposé. « *Je ne veux pas que Las Bambas devienne mon gagne-pain, ou alors je ne pourrai*

*plus représenter les miens. » Pour protéger leurs récoltes des poussières et renforcer leur autonomie économique, Edmundo et quelques voisins inventifs se lancent dans la culture sous serre de fraises et de fleurs, accompagnés là encore par le CBC. L'association finance la moitié de la couverture plastique - assez solide pour résister aux bourrasques andines - et forme les maraîchers. « Nous voulons convertir 180 personnes d'ici à trois ans, explique Adrian. Cela permettra de réduire l'exode des jeunes vers Las Bambas. Face à la mine, l'agriculture en altitude, où peu de choses poussent, ne doit plus être synonyme de pauvreté, mais d'espoir. »*

### **Millénarisme**

Une partie des paysans déplacés de Las Bambas appartient à la mission israélite du Nouveau Pacte universel. Leur « prophète », Ezequiel Ataucusi Gamonal, cordonnier, père de neuf enfants, est décédé en 2000, à 82 ans. Ses adeptes, les Israelitas, mêlent le messianisme biblique au millénarisme inca. Gamonal était persuadé que la Terre promise se situait en Amazonie et annonçait régulièrement la fin du monde. Jonas, l'un de ses fils, âgé de 42 ans, affirme être la réincarnation du Christ et préside le Front populaire agricole du Pérou, l'organe politique de cette communauté, symbolisé par un poisson et dont de nombreux murs de Challhuahuacho sont recouverts.

### **> A savoir**

Du 1er mars au 16 avril, le CCFD-Terre solidaire lance sa campagne de carême sur le thème : « Citoyens responsables : transformons la clameur du monde en espérance ». Une démarche qui vise à appeler au partage de carême pour gagner le combat contre toutes les causes de la faim.